

S T E F A N H E Y M

# LES ARCHITECTES

*Roman*

*Traduit de l'allemand par Cécile Wajsbrot*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA  
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE  
ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

Titre original: *Die Architekten*.

Copyright © Stefan Heym, 2000.

Copyright © Zulma, 2008 pour la traduction française.

Ouvrage publié avec le concours du Conseil régional de Basse-Normandie  
et du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie.

ISBN :

978-2-84304-439-7

N° d'édition : 439

Dépôt légal : février 2008

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen  
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
et être régulièrement informé de nos parutions  
n'hésitez pas à nous écrire  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

et à consulter notre site  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Z

## PRÉFACE

Dans un Berlin en ruine, à l'Est comme à l'Ouest, la République démocratique allemande décide la reconstruction d'une avenue de prestige qui sera baptisée *Stalinallee* en l'honneur de Staline. Les travaux débutés en 1952 sur les plans de l'architecte Henselmann deviennent le symbole du renouveau socialiste. Mais le 16 juin 1953, alors que les normes de productivité ont été augmentées de 10 %, les ouvriers manifestent pour demander une augmentation de salaire et de meilleures conditions de travail. Le 17 juin, la grève et les revendications s'étendent, on réclame des élections libres, et la révolte est durement réprimée par l'armée soviétique appelée au secours. L'Allemagne de l'Est ne connaîtra plus de soulèvements avant les manifestations pacifiques de l'automne 1989 qui mèneront à la chute du mur (édifié en 1961) et à la disparition de l'État socialiste.

En juin 1953, les intellectuels sont partagés mais dans l'ensemble, ils soutiennent plutôt le régime – la guerre froide bat son plein et l'Ouest est soupçonné d'avoir encouragé voire initié la révolte. À tel point que le 17 juin devient jour de fête nationale en Répu-

blique fédérale d'Allemagne. Quelques années plus tard, Stefan Heym entreprend de faire le récit de ces journées de grève mais le manuscrit déplaît ; le livre ne sortira qu'en 1974, et en Allemagne de l'Ouest – alimentant ainsi la disgrâce de Heym qui, les années suivantes, ne pourra rien publier en RDA. C'est dans ce contexte que naît le projet des *Architectes* (l'idée remontant à 1963, ainsi que Stefan Heym l'indique dans son avant-propos) c'est-à-dire d'écrire un roman qui traite de la période stalinienne – peut-être inspiré par la parution, dans une Union soviétique provisoirement plus libre, du récit de Soljenitsyne *Une journée d'Ivan Denissovitch*.

L'action des *Architectes* se passe en 1956 – trois ans après la mort de Staline. Au cours du roman survient la nouvelle d'un « rapport secret », celui du XX<sup>e</sup> congrès du parti communiste d'URSS (en février 1956) dans lequel Khrouchtchev dénonce le culte de la personnalité et les crimes du stalinisme, marquant ainsi les débuts de la déstalinisation soviétique, qui n'aura que peu d'effets en Allemagne de l'Est – comme la fin du roman en témoigne.

L'histoire des *Architectes* se concentre autour du personnage d'Arnold Sundstrom. Architecte glorieux, il fait partie des communistes allemands qui ont fui le nazisme en Union soviétique. Parti avec Julian Goltz et sa femme Babette, et Daniel Tieck, il est le seul à revenir en Allemagne, après la guerre, Julian et Babette Goltz ayant été emprisonnés et accusés de haute trahison. Le roman s'ouvre sur un prologue qui se situe

en 1940 – Julian doit être livré à l’Allemagne nazie à la suite du pacte de non-agression entre l’Union soviétique et l’Allemagne. Son destin, comme celui de Tieck, déporté en Sibérie, figure le sort tragique de bien des communistes allemands qui, fuyant le nazisme, crurent trouver refuge dans l’Union soviétique de Staline. La réception décrite dans le premier chapitre fait découvrir un Sundstrom triomphant et adulé par Julia, son épouse – qui n’est autre que la fille de Julian et Babette Goltz. La rue de la Paix-dans-le-monde, qui ressemble jusque dans le moindre détail à la Stalinallee – rebaptisée plus tard Karl-Marx Allee – doit être prolongée et Sundstrom est presque sûr de remporter le concours d’architecture. Presque – tout le suspens, tout le sujet du roman se tient dans ce presque. Dans le premier chapitre, déjà, le brusque changement intervenu à la tête de la délégation soviétique semble signifier que rien n’est tout à fait comme avant. Stefan Heym évoque à merveille les menaces sourdes qui planent sur les êtres, la fragilité des faveurs du régime, et les retournements possibles. Tout passe par des sous-entendus, des euphémismes, des mots – la Sibérie – que nul n’ose prononcer tandis que certains, comme Daniel Tieck, commencent à sortir des camps. « L’un d’entre eux », c’est ainsi que Krylenko désigne Tieck, rencontré par hasard en plein centre de Moscou, dans le quartier de l’Arbat.

Il est vrai que l’auteur est bien placé pour connaître les ressorts dialectiques du pouvoir communiste. Né en 1913, Helmut Flieg débute sa vie militante à dix-

huit ans, renvoyé du lycée pour cause de poésie antimilitariste. Quittant l'Allemagne nazie dès 1933 pour Prague – où, pour protéger sa famille, il prend le pseudonyme de Stefan Heym – il émigre ensuite aux États-Unis. Actif dans la lutte contre le nazisme, il publie son premier roman (en anglais) en 1942. Il participe au débarquement en Normandie avec l'armée américaine puis retourne aux États-Unis, qu'il quitte définitivement au moment du maccarthysme et de la guerre de Corée pour Prague, de nouveau, puis Berlin-Est, où il s'installe avec sa femme en 1952.

Stefan Heym se définit comme un « marxiste critique » et ses rapports avec le régime seront toujours tourmentés et complexes car à l'inverse de Sundstrom et proche en cela de Tieck, il ne renonce pas à défendre sa vérité. Jouant un rôle important avant comme après la chute du mur – député pendant quelques mois, il prononce au Bundestag, en tant que doyen, le discours d'ouverture de la session de 1994 – il continue de publier et d'intervenir dans le débat public jusqu'à sa mort en Israël, en décembre 2001, où il s'était rendu pour participer à un colloque autour du poète Henri Heine, le poète sur lequel il avait autrefois fait sa maîtrise à l'université de Chicago.

Un an auparavant, *les Architectes* étaient enfin publiés dans une Allemagne réunifiée – mais est-il étonnant qu'un roman sur les aléas de l'Histoire en ait lui-même été victime ?

CÉCILE WAJSBROT

## AVANT-PROPOS

Une première version du projet de roman *The Architects* porte la mention « 30 juillet 1963 ». Le plan définitif qui sert de conducteur au livre date du 1<sup>er</sup> novembre de la même année. Le roman fut achevé fin 1966 – le manuscrit que j’ai sous les yeux ne donne pas d’autres précisions.

La situation excluait de publier alors un tel livre en RDA. Des amis en firent parvenir un exemplaire à Londres chez Cassell’s, mon éditeur anglais. Mais Cassell’s refusa ; les motifs du refus me paraissant peu fondés, il ne me restait plus, dans ces conditions, qu’à mettre définitivement mon manuscrit sous clé – du moins je le pensais.

En 1999, à la suite d’une opération qui entraîna des complications, je restai huit semaines dans le coma. Grâce à l’amour et au dévouement de ma femme Inge, qui passait chaque jour des heures à mon chevet et me donna la force de vivre, grâce à l’expérience de mon fils Stefan qui décrypta correctement une radiographie de mes poumons, grâce au talent et à l’énergie des médecins de l’hôpital Virchow qui me transportèrent en hélicoptère dans leur unité de soins intensifs,

j'échappai à la mort. Je me dis que c'était l'occasion de compléter mon œuvre avant ma sortie définitive, et je traduisis *The Architects* en allemand puis envoyai cette traduction à mon éditeur de Munich.

S. H.



## PROLOGUE

Ils allaient bientôt arriver à Brest-Litovsk, avait dit l'un des gardes. Les gardes jouaient aux dominos ; déplaçaient de petites pièces noires qui crissaient sur une planche qu'ils avaient installée sur leurs genoux, et fumaient des Machorka. Prévu pour transporter des marchandises ou des chevaux et non des hommes, le wagon roulait avec fracas sur les rails s'étirant au loin, et l'odeur de sueur et de peur refusait de se dissiper, même si les clapets d'aération, sous le toit, étaient ouverts au maximum et que la porte de chargement avait été entrebâillée sur la paroi latérale.

Brest-Litovsk, se dit-il. Depuis l'année passée – l'information avait traversé la taïga sibérienne, pénétré les murs de la prison – la ville et les fortifications de Brest-Litovsk étaient redevenues soviétiques. Et avec la nouvelle frontière, la Grande Allemagne nazie se trouvait de l'autre côté.

L'angoisse qui le rongait depuis qu'il avait appris qu'il allait être expulsé d'Union soviétique semblait se concentrer en un point unique de son être ; il fallait au camarade Julian Goltz une grande force de résistance pour conserver un minimum d'indifférence en son for

intérieur : que pouvait-il arriver de pire que cette mutation disciplinaire qui l'éloignait du cœur de l'action ? Il n'attendait plus rien de la vie. Si cruelle que parût cette pensée, la mort de Babette signifiait qu'il n'avait plus à s'inquiéter pour son épouse ; il restait seulement la peur pour Julia, plus facile à supporter, désormais, d'autant qu'il espérait que, grâce à ses relations et son talent, Sundstrom éviterait l'arrestation et adopterait l'enfant. Sa propre voie était plus simple : après une brève cérémonie à la frontière – acte amical de coopération internationale par lequel une grande puissance livrait secrètement à une autre un communiste embarrassant – il subirait de nouveaux interrogatoires qui seraient menés non par Dimitri Ivanitch ou Ivan Dimitritch, mais par des agents allemands dans une prison ou un camp allemand et puis, un jour, il y aurait des retrouvailles avec des camarades qu'il n'avait pas vus depuis sept ans, depuis 1933 : des survivants comme il l'était lui-même.

À travers la porte coulissante, d'étroites bandes de paysage oscillaient. Il sentit son cœur se serrer. Que dirait-il aux camarades ?

C'était une pensée neuve qui l'effrayait d'une étrange manière.

La vérité ? Devait-il leur dire cette vérité-là, Babette et lui avaient été arrêtés en tant qu'ennemis du peuple à quatre heures du matin, quatre heures dix exactement ; on les avait mis au secret, affamés, battus ; on les avait empêchés de dormir la journée et interrogés la nuit, toutes les nuits, jusqu'à ce que la douleur et

l'épuisement se logent dans l'ultime circonvolution de leur cerveau. Tout cela afin d'extorquer des aveux de crimes qui ne leur seraient jamais venus à l'esprit et pour lesquels Ivan Dimitritch ou Dimitri Ivanitch leur tendaient, heure après heure, le même papier réglé et jauni à signer. On les avait laissés croupir dans un trou puant où on ne cessait de jeter d'autres hommes tout aussi puants – l'homme, quelle fierté dans ce mot, avait dit Gorki – des créatures perdues, détruites, au regard fixe braqué dans le vide, qui poussaient des cris hystériques et se battaient pour une cuillerée de tambouille ; des hommes comme lui, attendant une décision que finirait par prendre un jour un bureau anonyme.

Faire connaître cette vérité à des camarades qui avaient vécu, eux aussi, l'épouvante mais qui avaient tenu grâce à une foi inébranlable dans le pays dont le territoire finissait là, derrière Brest-Litovsk, foi en l'idée qui était née dans ce pays – se cramponnant à l'avenir radieux, glorieux, lumineux, issu de cette idée ? Des camarades de Sachsenhausen, Buchenwald ou Dachau, qui mettraient en balance leur croyance et ses affirmations – les affirmations de Julian Goltz, ancien député communiste du Reichstag – et qui ne pourraient qu'en conclure qu'il était ce qu'il n'avait cessé de nier face à Dimitri Ivanitch ou Ivan Dimitritch, un traître à la cause ?

L'idée était neuve, ne lui était encore jamais venue, et cela pouvait se comprendre puisqu'il ne se préoccupait que de son enfant, Julia, que Sundstrom avait prise sous son aile, espérait-il, et de la perte de Babette, qui avait

péri dans une cellule au froid hivernal, écœurée du monstre en quoi son parti, le parti communiste, s'était transformé. À la torture physique s'ajoutait une torture morale, un tourment de la conscience dû à la contradiction entre son sentiment du devoir et sa soif de vivre, et il se demandait s'il s'agissait là de l'invention d'un cerveau policier ou d'une conséquence fortuite du pacte signé à Moscou par Molotov et Ribbentrop, abondamment scellé au meilleur champagne de Crimée.

La situation ne manquait pas de perversité. Il avait commencé par regretter de n'avoir pas eu droit au procès – qu'on accordait à tout criminel ordinaire et que les méthodes de Dimitri Ivanitch et d'Ivan Dimitritch lui refusaient ; mais le jour du jugement lui serait octroyé ; le procès aurait lieu dans un camp de concentration allemand avec, pour juges, ses camarades, qui ne reconnaîtraient pas les faits qui constituaient son cas du point de vue juridique.

Les camarades devaient être convaincus qu'en Union soviétique, on ne pouvait pas être arrêté sans une raison valable. Y avait-il eu une erreur humaine ? Cela pouvait arriver, bien sûr, même avec les meilleures intentions du monde. En ce cas, le juge d'instruction de Moscou aurait eu tôt fait d'élucider et d'annuler l'arrestation injuste. Il pourrait objecter aux camarades : je pensais comme vous – ajouter une brève évocation de Dimitri Ivanitch, long, émacié, le visage gris, les yeux livides et les cheveux filandreux, les questions monotones qu'il posait dans un ordre immuable, entre une heure et cinq heures du matin, entrecoupées de coups de règle métal-

lique sur le bois nu du bureau, puis il attendait patiemment que ses questions monocordes agissent sur les nerfs tendus de sa victime, à moins qu'il ne cédât la place, quand la voix fatiguait, à son associé Ivan Dimitritch. Là, il tenterait de décrire Ivan Dimitritch, trapu, le crâne nu, bleuâtre et luisant, le regard indifférent derrière des verres épais, humectant ses chicots bruns de la langue... Croiraient-ils à ces personnages soviétiques, à ces méthodes soviétiques, à tout ce qu'ils étaient capables de faire subir à un être humain ?

Ses juges auraient vécu des expériences similaires, il fallait le reconnaître. Et pourtant, non, pas vraiment. Ils avaient vécu un enfer allemand incarné par une police qui ne prétendait pas soutenir leur cause ; leurs interrogatoires d'exception n'avaient pas été menés par des types affirmant représenter le socialisme dont ils avaient rêvé. Un enfer allemand moins douloureux que le sien, presque agréable, en fait. C'est pourquoi ses camarades juges ne pourraient jamais croire qu'en Union soviétique, il existait des individus comme Dimitri Ivanitch et Ivan Dimitritch, des règles métalliques avec lesquelles ils ne cessaient de taper sur la table, pas plus qu'ils ne pourraient admettre qu'en Union soviétique, il existait des gens – des milliers ? des centaines de milliers ? – qui se faisaient broyer par cette meule. Ses juges d'Allemagne ne voudraient rien savoir des bottes dont l'avancée résonnait, à l'aube, dans les couloirs de l'hôtel de Moscou ; la sueur froide sur le front des clients, lorsque les pas approchaient de leur chambre et qu'ils priaient Dieu, s'ils en avaient un,

pour que les bottes restent dehors, pour qu'elles aient la grâce de passer. Au fond, il valait mieux que les camarades ne sachent rien de tout cela...

Il eut de nouveau conscience des bruits qui l'entouraient. Les roues du wagon cognaient contre les rails comme avant, les dominos claquaient sur la planche avec la même vigueur. Ses compagnons de captivité parlaient d'une voix étouffée – rien d'important, à ce qu'il comprenait. Il souhaitait que jamais les pensées qui le tourmentaient ne leur viennent en tête.

Dehors, devant la porte coulissante entrouverte, les bouleaux oscillaient lentement, minces troncs blancs au feuillage d'octobre doré ; une hutte de paysan au toit bas. Le pastel de l'horizon laissait entrevoir l'étendue du pays, ce pays qu'il avait aimé dès qu'il y était entré, depuis le premier mot au premier soldat soviétique, *tovaritch*, une parole fraternelle. Il était venu sur ordre du parti ; pour soigner ses poumons en Crimée, des poumons abîmés par les longues nuits de faction qu'il avait passées, couché sur la terre humide des forêts frontalières d'Allemagne et de Tchécoslovaquie.

Il regarda le paysage défilier avec un sourire las. Comme les choses paraissaient simples, alors ; un front clair avec des questions claires ; son unique doute concernait le *pourquoi* d'une défaite qui l'avait transformé en contrebandier – lui dont la voix passionnait les foules massées sur les places de dizaines de villes allemandes, lui dont les discours virulents, au Parlement, mettaient ses adversaires en rage – trans-

formé en spécialiste du passage de frontière clandestin. Il lui avait fallu beaucoup de temps et de douleur avant d'admettre que rien n'était plus ni clair ni simple. Alors que Dimitri Ivanitch et Ivan Dimitritch faisaient des apparitions quotidiennes dans sa vie, il cherchait encore à se persuader qu'il s'agissait d'une erreur administrative ou d'une manœuvre d'hostilité à son égard. Il avait demandé du papier et un crayon pour prévenir son ami Arnold Sundstrom et ses éminents camarades du groupe d'émigration allemande. Il avait même songé à se tourner vers le camarade Staline afin de rédiger, non une plainte personnelle, mais une analyse de fond démontrant calmement au camarade Staline l'arbitraire de sa police, les dysfonctionnements dans la pratique de sa justice, le malin mépris de la légalité socialiste, afin que le camarade Staline balaie ce cauchemar d'un mot.

Mais dès qu'il eut l'occasion de mieux connaître Ivan Dimitritch et Dimitri Ivanitch, il comprit qu'ils n'avaient rien personnellement contre lui mais qu'ils étaient les minuscules rouages d'une grosse machine fonctionnant selon des règles établies par des directives centrales. Aussi renonça-t-il à l'idée de changer les choses avec une pétition pour concentrer chaque nerf, chaque cellule de son être, sur la ferme décision de survivre.

Après mûre réflexion, il vit qu'il était absurde d'écrire à Arnold Sundstrom et de le compromettre. Sundstrom ferait son possible sans qu'il soit nécessaire de le lui demander. Au moment où les camarades qu'ils

connaissaient et auxquels ils faisaient confiance disparaissaient les uns après les autres, Babette, Sundstrom et lui avaient évoqué certaines éventualités – en passant, sans prendre la menace tout à fait au sérieux. Mais il y avait l'enfant, et Babette avait fini par en venir au fait. « Tu prendras soin d'elle, Arnold, au cas où il nous arriverait quelque chose, à Julian ou à moi ? » Arnold Sundstrom avait légèrement déplacé la lampe, sur la table, pour que Julia, qui dormait dans le petit lit au pied du lit conjugal, soit éclairée par la lumière, et avait dit, après avoir contemplé les boucles tendres et les joues de la petite fille, rougies par le sommeil : « Je vous promets que seul un cas de force majeure m'en empêcherait... »

Il cherchait à retrouver l'expression exacte du visage de son ami Arnold, à cet instant. Mais ses traits restaient flous, incertains, comme abstraits : le regard qui trahissait habituellement ses sentiments, le nez aristocratique, les lèvres pleines, le menton césarien, la crinière. Force majeure ?... Révolutionnaire et architecte, Arnold Sundstrom n'était pas homme à se soumettre à la force majeure ; il trouvait toujours l'énergie, le moyen de faire plier le bras du destin, et si ce n'était le bras, au moins la main. L'enfant serait en sécurité ; c'était une consolation ; il espérait que cette pensée avait un peu allégé la mort de Babette, dans sa cellule d'airain.

Le fracas des roues résonna soudain différemment ; des bâtiments sordides apparurent ; on apercevait au loin la crête d'une colline herbeuse qui ressemblait à la



tombe d'un chef de tribu préhistorique ; vraisemblablement un poste avancé des fortifications de Brest-Litovsk. Les gardes rangèrent leurs dominos ; deux d'entre eux prirent place devant la porte, l'arme au pied. « Brest-Litovsk ! », répéta l'un des gardes – les discussions entre les prisonniers cessèrent.

Il eut un coup au cœur, ferma les yeux. Il n'y avait pas seulement la peur des questions qui l'attendaient, des questions que ses camarades lui poseraient, là-bas, dans les camps allemands, plus dures que celles dont Dimitri Ivanitch et Ivan Dimitritch l'avaient assailli. Il y avait ses propres questions, secrètes, l'instant où les coups de règle sur le bureau avaient fait place au doux discours avec lequel Ivan Dimitritch et Dimitri Ivanitch avaient cherché à le convaincre que, en y réfléchissant, la signature des aveux était un devoir révolutionnaire, suscitant dans son cerveau émoussé, épuisé, une pensée nouvelle : fallait-il tout considérer comme une révolution ou comme une contre-révolution barbare sans équivalent dans l'Histoire ?

Les freins crissèrent, le train s'arrêta. De la vapeur s'échappa de la locomotive en sifflant ; les bruits caractéristiques des gares s'affaiblirent jusqu'à mourir progressivement, comme si les gens du quai, les cheminsots, les contrôleurs et les autres, s'étaient rassemblés pour former un cordon silencieux autour du wagon qui faisait l'objet d'une surveillance spéciale. À chaque seconde, il s'attendait à entendre le « *davai, davai* » éraillé des gardes, à sentir le canon de leur fusil sur ses côtes : mais les hommes restaient appuyés au montant de la

porte, leurs bottes nonchalamment croisées.

À cette vue lui revint l'image terrifiante qui l'avait longtemps poursuivi : des bottes semblables en travers d'une porte ouverte. Elles l'avaient laissé passer et il avait vu le sommier métallique, la couverture sale sur le corps amaigri, Ivan Dimitritch avait ôté la couverture du visage qui, Dieu merci, n'avait plus aucun rapport avec Babette, à part la forme des oreilles, la rangée de dents blanches entre les lèvres convulsées, puis Dimitri Ivanitch avait déclaré d'une voix solennelle : « Votre comportement hostile et négatif est en partie responsable de la mort de votre épouse, camarade Goltz. » Ces paroles n'avaient pas provoqué le choc attendu, n'avaient pas eu l'effet escompté. La mort est un artiste médiocre ; les masques qu'elle laisse montrent seulement combien elle défigure la vie.

On détacha le wagon ; il entendit le reste du train partir, une autre locomotive approcha, il sentit le choc précautionneux de ses tampons contre ceux du wagon. On ne ferait sans doute pas descendre les prisonniers tant que la locomotive et le wagon seraient dans la gare : quelle délicatesse, de la part des autorités soviétiques !

Il n'avait jamais eu l'occasion de considérer cette administration comme un modèle de discrétion ; il fallait bien une première fois, se dit-il. Une nuit, après un assaut particulièrement pernicieux de Dimitri Ivanitch, il s'était écrié : « Vous portez ces accusations contre moi sans l'ombre d'une preuve ! » Plus étonné par la naïveté de cette protestation que par son impudence, Dimitri Ivanitch le regarda de ses yeux

livides et répliqua : « Voulez-vous affirmer que les autorités de sûreté de l'Union des républiques socialistes soviétiques engageraient des poursuites pénales sans raison suffisante et valable ? » Il répondait par des généralités, songea Goltz, et Ivan Dimitritch parut sentir que ses paroles ne l'avaient guère convaincu. Posant sa main épaisse sur le bras de Dimitri Ivanitch, comme pour lui signifier qu'il souhaitait prendre la suite de l'interrogatoire, il demanda :

— Qu'en est-il des télégrammes, camarade Goltz ?

— De quoi voulez-vous parler ?

Le crâne bleuâtre en forme de boule s'abaissa dangereusement mais le ton demeura inchangé, patient.

— En 1935, camarade Goltz, vous avez reçu un télégramme à Prague annonçant la mort de votre père, exact ?

— Oui.

— En 1939, à Moscou, cette fois, vous recevez un télégramme, encore d'Allemagne, avec encore le même contenu ?

— Mais...

La règle résonna sur la table, l'empêchant de répéter la réponse absolument logique et véridique qu'il avait si souvent donnée à Dimitri Ivanitch et Ivan Dimitritch.

— Combien de pères avez-vous ?

— Mais...

La règle, de nouveau.

— Voulez-vous répondre aux questions qu'on vous pose ?

— Un seul.

— Bon !

Dimitri Ivanitch, pensant reprendre la séance, s'était levé de toute sa hauteur émaciée, mi-geste de menace, mi-mouvement d'infatuation. Mais la main d'Ivan Dimitritch posée sur son bras le retint et Ivan Dimitritch lui-même, impassible derrière ses lunettes épaisses, fit l'unique déclaration de principe à laquelle il condescendit durant la totalité des interrogatoires du camarade Goltz. « Dimitri Ivanitch et moi formons une très bonne équipe ; je dirais même l'une des meilleures, dans notre domaine. Je vous assure que nous avons obtenu des aveux de vos semblables avec bien moins d'indices que ceux dont nous disposons dans votre cas, Goltz. »

Il s'imagina rapporter cette déclaration aux camarades allemands qui l'attendaient, au bout de son voyage, pour le juger, et se demanda l'effet que produirait cette citation sur eux ; il compatit. Pourquoi avait-il dépensé tant d'énergie à survivre tout en conservant son intégrité – pourquoi ne pas avoir fait ce petit plaisir à Ivan Dimitritch et Dimitri Ivanitch : voilà mes aveux, un trait de plume et point final ? La seule alternative qui lui restait était d'ôter à ses camarades allemands ce qui soutenait leur existence morale – ou de se...

Il tressaillit. Le wagon avait redémarré. Au bout du quai, il vit une paysanne trop curieuse, le foulard noué sur la tête, puis un dernier panneau, le nom de la gare en lettres floues, *Brest-Litovsk*. Un claquement, un roulement sourd – la locomotive, le tender et le wagon passaient

sur les aiguillages. Dans la semi-pénombre, une femme poussa des gémissements hystériques, plus la vitesse augmentait, plus elle hurlait. Les gardes s'avancèrent. « *Davaï* », cria l'un d'eux. « Prenez vos affaires. »

Son paquet était assez léger. Il y a des moments, dans la vie d'un homme, où il porte tout ce qui compte pour lui à l'intérieur. L'hystérie gagnait. L'un des gardes approcha d'un pas hésitant et toucha de ses bottes les corps allongés dans la paille. Hurlements, gémissements assourdissants ; les hommes se redressèrent, se levèrent, figures d'ombre balançant dans le mouvement du wagon, cherchant à se raccrocher les uns aux autres. Chaque détail semblait comme gravé au burin : le plancher en bois, brisé, éclaté sous l'effet de mille chargements ; les pieds difformes d'une femme, colorés par le gel du dernier hiver ; des yeux troubles jusqu'au blanc – au-dehors, le paysage n'était qu'un immense champ de tir pour d'invisibles canons, nul bâtiment, nul arbre, nul buisson, un plan incliné uniforme jusqu'à la rive du fleuve de plomb, là-bas. Il voyait tout sans voir ; son cerveau se cramponnait, comme sous l'effet d'un spasme, à cette seule pensée : il devait y avoir une réponse plausible, une explication valable à ce qui s'était passé, il devait y avoir un moyen de conserver sa foi en la cause et en soi, malgré tous les Dimitri Ivanitch et les Ivan Dimitritch – et pas seulement pouvoir mais *devoir* ! Pourtant, la réponse ne venait pas, l'explication lui échappait, les freins du wagon crissèrent jusque dans ses pensées et il fut projeté contre quelqu'un qui poussa un juron.

Une confusion s'ensuivit : précipités hors du wagon, les hommes trébuchèrent les uns sur les autres, on les rassembla, il y eut des coups de poing, des appels, des cris – « *Davai, davai* ». Il y avait un pont dont le support en acier était en partie rouillé ; un rail de chemin de fer courait d'un bord à l'autre ; de l'autre côté, un groupe en uniforme attendait, armé, casqué. Il longea le rail comme dans un rêve ; seuls ses pieds cherchaient à éprouver la réalité des traverses de bois épais entre les rails. Tout à coup, il eut un rire : son imagination avait suscité une nouvelle image, le pont, sa charpente métallique couverte de plaques commémoratives semblables à celles du mur du Kremlin, et, sur l'une d'elles, *Julian Goltz*, son nom, la date, *12 octobre 1940*. Oubliant les plaques, il regarda le fleuve dont les eaux avaient rejeté des branchages, des pierres, des débris sur la rive, il regarda les formes, de l'autre côté du pont, qui avançaient vers lui. La réponse, se dit-il. Où était la réponse, comment la trouver ?

Puis il pensa à Julia, à ses joues rougies de sommeil, ses cheveux aux boucles tendres posées sur l'oreiller. Il inspira profondément et se mit à courir.

Des cris. Il atteignit le parapet, il était sur le point de passer la jambe. Dans l'eau se reflétaient deux nuages, l'un blanc, l'autre rosi par le soleil qui se cachait derrière. Le pont lui sembla anormalement haut.

De quel côté viendrait la première balle ? se demanda-t-il ; puis il sentit une douleur forte, une seule.